

GUY DE POURTALÈS

**LA PÊCHE
MIRACULEUSE**

roman

PRÉFACE
DE FRANÇOIS NOURISSIER

nrf

GALLIMARD

LA PÊCHE MIRACULEUSE

GUY DE POURTALÈS

La pêche miraculeuse

PRÉFACE
DE FRANÇOIS NOURISSIER

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1937.

Il y a longtemps déjà que ce livre m'a donné du bonheur.

J'ai lu pour la première fois *La Pêche miraculeuse* le printemps de mes dix-sept ans, qui était celui de 1944. Ce devait être la fin de mai, avant le débarquement en tout cas. On attendait. A peine en poche mon bachot (on le fit passer tôt...), vacant et encombrant, je fus expédié par ma mère — confié aux soins d'une amie de la famille — dans une auberge de campagne où cette personne, alors âgée de quelque vingt-quatre ans, avait mis au vert sa petite fille et sa solitude de « femme de prisonnier ».

C'était une très modeste auberge (quelque part dans le Perche me semble-t-il, ou la Mayenne?) et une très jolie amie. Il régnait une brusque chaleur, de celles qui annoncent les violences ou les plaisirs. Entre les repas pantagruéliques — ah, ces pâtés campagnards de mai 1944! —, les ennuyeuses promenades, toute cette herbe et les bavardages avec J., le temps glissait en lectures. J'émergeais, un peu hirsute, de Céline. Guy de Pourtalès me fut apaisant comme un bain de lac, une rêverie à la voile. Parfois J. m'appelait. Elle s'embêtait. Ce dadais docile à ses souhaits de conversation, c'était mieux que rien. Et puis nous nous connaissions depuis toujours. Nous étions rieurs. Les rentiers bilieux qui peuplaient l'auberge, venus relire la prophétie de sainte Odile en beurrant des tartines, satisfaits de n'être pas sous les

bombes qui secouaient alors la France, regardaient par en dessous cet étrange trio : une jeune femme trop jolie, un adolescent maladroit, une fillette. Inconscient de ce guet, innocent, je ne savais pas que la présence de J. nourrissait ma lecture de gestes vivants, de paroles vraiment dites, de l'émerveillement d'avoir dix-sept ans et, sous les yeux, ce visage pailleté de rousseur et de gaîté. L'auberge sordide n'existait plus : nous étions au bord du Léman, lieu alors inaccessible, inimaginable... L'angoisse de l'attente s'apaisait dans la douceur d'avant toutes les guerres. Mes préoccupations étaient soudain hautes, nobles, folles. J. avait le visage d'Antoinette plutôt que celui de Louise. Elle était ma presque-sœur, ma cousine interdite et téméraire. Un peu de musique passait ainsi sur le silence de la campagne opulente, sur les murmures de ces Français murmureurs : c'était la bise et c'était le lac; je montais vers Saint-Cergue mes skis sur l'épaule; je jouais des valse sur le piano d'un hôtel plein de rires et je donnais des coups de poing à cet imbécile de Georges Thélusson à cause de la façon qu'il avait eue de regarder, par exemple, la belle personne qui levait un œil étonné sur son silencieux petit compagnon, — quelque part dans une auberge du Perche ou de la Mayenne...

Je ne raconte pas ce souvenir pour l'indiscret plaisir de planter une mince histoire devant le texte de Guy de Pourtalès. Je veux simplement dire ceci : *La Pêche miraculeuse* appartient à cette famille des romans que la vie gonfle de sa rumeur et qui, à leur tour, entraînent la vie. Non pas évasion ni dépaysement, mais — les rêves tirant sur leurs amarres au son de quelques mots — ce lent voyage vers les désirs, les lieux, des enchantements et désenchantements que nous nous mettons à *habiter*.

Sans doute faudrait-il, aux premières pages de ce volume, faire un peu de critique et d'histoire littéraires? Mais les paysages romands et les visages réinventés par Pourtalès, malgré moi, parce que je les aime, les connais, les reconnais (ou crois les reconnaître), me détournent de mon devoir...

Je devrais par exemple remarquer que cette réédition suit de peu celle que le « Livre du mois » a publiée en 1969, à Lausanne, avec une excellente préface de M. Georges Anex. Je devrais m'interroger sur le phénomène qui, après un Grand Prix du Roman de l'Académie française, un vaste et durable succès, une période de « purgatoire », tout cela étendu sur plus de trente années, fait resurgir Guy de Pourtalès, et précisément *La Pêche miraculeuse*, dans un temps où l'esthétique de ce roman et ses préoccupations pourraient paraître, à certains, lointaines.

Existe-t-il à cette résurgence de bonnes explications ?

D'abord, je ne crois pas que le livre fût du tout oublié. Il est de ceux que la mémoire conserve, cultive. S'il reparait avec succès en Suisse, c'est que les éditeurs et les critiques, entre Genève, Lausanne et Sion, se livrent actuellement à un inventaire de leurs richesses en même temps qu'ils encouragent et administrent une superbe renaissance de la littérature romande. C'est ainsi que Guy de Pourtalès et Jacques Chenevière rejoignent Denis de Rougemont, Maurice Chappaz, Borgeaud, Voizard, Chessex. On découvre que ce roman de structure classique posait dès 1937, en termes clairs et larges, le problème d'être un Suisse romand face aux cultures allemande et française. Récit du terroir genevois, mais conçu aux dimensions de l'Europe des patries d'avant 1914 et de la guerre, *La Pêche miraculeuse* est un livre de toutes les façons ouvert. Ouvert par un écrivain aux puissances de la musique. Ouvert, par un francophile qui s'était battu pour le pays choisi, aux sortilèges de l'Allemagne. Ouvert par un civilisé d'ancienne souche à l'évolution vigoureuse et surprenante en train de changer le vieil ordre des choses. Il a existé, ces années 1920 à 1950, ce qu'Anex appelle une « école genevoise du roman ». Pourtalès en fut, avec Robert de Traz et Jacques Chenevière, un des maîtres. École bien particulière, en effet, puisqu'on voit tout ce qui différencie ces citadins raffinés pris aux charmes des « campagnes », du rustique et coruscant Ramuz, du capricieux Cingria. Aussi

sont-ce d'autres écrivains de ces années 30-40 qu'il convient d'évoquer pour situer au mieux Pourtalès. Le Roger Martin du Gard des *Thibault*, bien sûr; peut-être le Nizan de *La Conspiration*; peut-être Chardonne; sûrement le Fitzgerald de *Tendre est la nuit*. Mais le cosmopolitisme de Paul de Villars est d'une autre essence que celui, effréné, pathétique et d'après-guerre de Dick Diver. Quant aux *Thibault*, cette cathédrale du roman bourgeois nous aide à discerner dans *La Pêche miraculeuse* autre chose : qu'il s'agit, dirai-je, d'un roman patricien plutôt que bourgeois. Les banques, la « régie Bardin », les spéculations réussies ou malheureuses n'y changent rien. De même que la révolte qui s'y exprime ne vise pas à bousculer une société jugée divertissante, fragile et coriace à la fois, mais finalement respectée.

On sent bien quelles qualités firent il y a trente ans de *La Pêche miraculeuse* un succès. Le livre entrouvrait quelques portes sur un milieu réputé fermé, la cité calviniste, bancaire, lacustre et ses maîtres austères ou prodigues. L'auteur jouait même de quelques clés... Il révélait, dans ce cœur de l'Europe à l'aube du siècle, une assez troublante liberté de mœurs épanouie curieusement dans un cadre rigide. Et c'est là, je crois, que le récit a merveilleusement vieilli, bonifié en vieillissant : sous l'apparence classique du « roman de formation », de l'éducation sentimentale — archétypes de l'entreprise romanesque pendant plusieurs décennies — brûle une belle qualité de sensualité. Les personnages d'Antoinette, Anna Holz, Marion, Lotte Muller, Isabelle, mais surtout bien sûr Antoinette, — toutes les filles et les femmes recrées, inventées, évoquées par Guy de Pourtalès, à l'exception de Louise, restent extraordinairement charnelles, imprévisibles, proches de nous. La scène de l'orage sur le lac est un des plus brûlants morceaux amoureux du roman de ces années-là. L'écrivain aime et il excelle à raconter en quelques phrases une femme, son visage, les mouvements contradictoires de sa tête et de son corps. Témoin ce bref portrait reflété de Louise : « Un instant, l'image de Louise le traversa. Elle

eût rendu cette course plus pathétique. L'âme aurait été de la partie, en tout cas. Mais cette fois, l'âme restait dans la plaine. Ils n'étaient que deux oiseaux, deux petites bêtes égarées. » Ou ceci, à propos de la rivalité entre la ville basse et la vieille ville : « L'heure était venue de damer le pion à ces filles délurées et hautaines qui couraient l'aventure... » Et ceci encore, sur Antoinette : « Elle prenait aussi le ton ironique, spécial à la famille, le ton rue des Granges, et il en fut agacé. » On le sent, peu de mots suffisent; ce sont des traits saisis au vol, des croquis, des silhouettes, mais le roman en est parsemé et ils lui donnent sa chair. Toute une race de jeunes femmes est peinte ainsi, avec la tendresse gourmande et blessée d'un homme qui l'a bien connue, et qui continue de nous émouvoir parce que les petites-nièces de Guy de Pourtalès, convenables, subversives et frivoles, telles qu'il nous a semblé parfois les apercevoir et les aimer, n'ont sans doute pas tellement changé...

Quand un roman est loyalement *daté*, il ne vieillit pas. Il ne prend pas de rides, mais une patine. Quand il exprime et contient une terre et une société, les années accentuent ses reliefs, clarifient son enseignement. Le petit monde genevois, les rues qui entourent Saint-Pierre, les paysages anglophiles du côté de Vandœuvres ou de Jussy, la remontée sereine de la campagne vers les contreforts du Jura, les arbres, la lumière, les belles maisons à la française dessinées par Blondel ou ses continuateurs, le lac et ses voiles : la seconde moitié du siècle, acharnée à s'enrichir et à bouleverser, s'est attaquée à cette civilisation qu'a encore connue Guy de Pourtalès dans sa perfection. Notre cœur se serre un peu à mesurer le temps écoulé, à peser l'oppression de l'époque nouvelle. C'est un beau destin pour un livre que de porter à la fois un monde et la nostalgie dont nous entourons son crépuscule, son souvenir. De nouveaux lecteurs peuvent et vont découvrir *La Pêche miraculeuse* : rien, à vrai dire, n'a remplacé le petit univers des Galland, des Villars, des Bardin, des Nadal. Passés aux têtes technocrates, les rêves européens

n'ont pas gagné en réalité ni en chaleur depuis que le romancier apprenait, entre Bonn et Berlin, à ne pas détester cette autre race à qui s'étaient donnés certains des siens. Les grandes espérances de création, de plaisir et de liberté qui hantaient, pour Guy de Pourtalès, le paysage symbolique peint par Konrad Witz survivent, inchangées, dans les imaginations de qualité. Et ce combat de l'âme et du corps, Louise contre Antoinette, leur réconciliation dans la maturité du cœur et le courage de vivre : n'avons-nous pas besoin de réentendre une voix claire et chaude nous dire son poème de la vie, nous répéter la grande promesse et la prophétie qui planent sur tout le livre : « Tu seras pêcheur d'hommes... »?

F. N.

Genève, novembre 1969.

PREMIER LIVRE

LE PAYS DES CHIMÈRES

« Le pays des chimères est en ce monde le
seul digne d'être habité. »

J.-J. Rousseau : *La Nouvelle Héloïse.*

I

On était revenu du cimetière de campagne depuis une demi-heure. Les autos et les voitures qui, tout à l'heure, encombraient la cour et les avenues de Tannery étaient reparties vers Genève. Il ne restait plus à présent, dans le salon de la « petite maison », que la famille en deuil, assise en rond autour de la place vide où le cercueil, durant ces deux derniers jours, formait une montagne de croix et de couronnes. Tous parlaient encore à voix basse, comme si la morte se trouvait toujours là, dans sa longue caisse de chêne capitonnée de satin blanc et fleurie de roses.

Le vieux docteur Nadal, qui venait de perdre sa fille, se mouchoit avec bruit et murmurait des choses vagues en regardant sa femme, toute voûtée déjà sous son grand voile de crêpe. Leur neveu et leur nièce Galland s'efforçaient vainement de trouver quelque parole consolante tirée des saintes Écritures et se tournaient, en quête d'approbation, vers le pasteur qui avait présidé la triste cérémonie. Seuls, les trois messieurs de Villars gardaient le silence. L'aîné, M. Léopold, descendu de ses forêts du Jura, semblait préoccupé de dissimuler sous sa chaise ses grosses chaussures de coureur des bois, tandis que son frère Ferdinand, le « capitaine » comme on le surnommait, tordait sa moustache grise d'une main et, de l'autre, caressait le pommeau de sa canne. Quant à Armand de Villars, le veuf, il ne regardait ni n'entendait rien.

— Vous nous resterez tous à dîner, n'est-ce pas ? dit tout à coup sa belle-mère, Mme Nadal.

Et comme si ces mots eussent soudain renoué le fil qui les liait à la vie, tous se levèrent à la fois. Il y eut un bruit de chaises remuées, de portes ouvertes et fermées, des pas dans l'escalier, et tout le monde se dirigea vers la « grande maison », le château de Tannery, dont la belle façade Louis XV se détachait à cent pas sur les arbres du parc.

Armand de Villars resta seul sur la galerie, les yeux fixés droit devant lui, vers le lac. Il vit passer au loin le bateau de quatre heures et pensa « ce doit être l'*Helvétie* ». Il tira sa montre : quatre heures dix. Rien n'était changé à l'horaire du monde. Une pie vint se poser sur le grand tilleul de la pelouse, jacassant longuement dans le silence de l'été. Deux voiles se poursuivaient le long de la côte de Savoie et le mont Blanc, rigide comme un cadavre lui aussi, emplissait l'horizon de sa froide beauté.

Au bord de la terrasse, les deux gamins en deuil de leur mère jouaient sagement dans l'herbe avec leur petite cousine Antoinette Galland, qui s'amusait à ôter et à remettre sur sa tête brune et bouclée un vaste chapeau de paille retenu à son cou par un élastique. Armand laissa errer un instant sur eux son regard d'un bleu intense qui ne les voyait pas. Mais quelqu'un était resté dans le salon, quelqu'un qui toussa, se moucha avec fracas, s'éclaircit la voix, se moucha de nouveau, et M. de Villars reconnut sans se retourner le docteur Nadal, son beau-père.

— Courage, Armand, courage! dit celui-ci en rejoignant son gendre sur la galerie. L'épreuve est dure... Et quel beau temps avec ça! Non, cela paraît impossible... insensé...

C'était un petit vieillard aux favoris gris, au nez rond, au visage bon et affairé.

— Un vrai temps de régates, mon cher, reprit-il en jetant un regard circulaire sur le parc qui s'étendait au-delà du chemin de fer et de la route jusqu'au lac... Ah, la pauvre petite... C'est épouvantable...

Il tira de sa poche un vaste mouchoir, se moucha encore, essuya deux larmes qui roulèrent le long de ses joues pâles de vieux homme et donna quelques tapes affectueuses sur l'épaule du mari de sa fille. Mais Armand de Villars ne répondit pas un

mot, ne fit pas un mouvement et continua de regarder fixement dans le vide.

— Je vous laisse; je rejoins ces dames.

Le docteur Nadal descendit à son tour l'escalier, son corps exigu flottant drôlement dans un vêtement noir acheté la veille à Genève pour la cérémonie.

Demeuré seul, Armand de Villars tira sa pipe de sa poche, la bourra, l'alluma et leva les yeux vers le ciel imperturbable, d'où Florence contemplant peut-être son cher Tannery rempli de fleurs, d'oiseaux, et l'homme qu'elle avait tant aimé.

Ils avaient été mariés dix ans. Deux fils leur étaient nés; une fièvre puerpérale venait d'enlever en trois jours la mère et son dernier bébé. En trois jours de ce merveilleux été, son bonheur s'effondrait.

On avait transporté Florence à la clinique dès que l'accouchement se fut révélé difficile et leurs mains ne s'étaient pas quittées pendant ces heures atroces. Il revoyait la tête chauve du médecin, sa blouse blanche dont la poche était déchirée, les forceps étincelants. Ses narines respiraient encore l'odeur du chloroforme. L'enfant n'avait pas vécu. Florence somnolait, inconsciente sans doute, le visage rouge et moite et il se souvenait qu'un orgue de Barbarie jouait quelque part *le Beau Danube bleu*. Tout à coup on l'avait arraché à sa femme. C'était fini. Elle n'avait ni rouvert les yeux ni prononcé une parole. La vie quittait son corps vigoureux sans qu'elle eût rien fait pour la retenir. Deux jours et deux nuits le séparaient déjà de cet abîme.

Et puis, tout ce monde, au cimetière. Sur deux rangs, la foule venait de défiler, pour « l'honneur », devant lui, les enfants et les messieurs de la famille, selon le vieux rite calviniste. A présent une autre vie commençait. Il ne resterait de Florence que ses robes pendues dans l'armoire et la longue mèche de cheveux bruns que Berthe Galland, sa cousine, avait coupée, enfermée dans une enveloppe et qu'il sentait gonfler sa poche.

Vers six heures, le soleil commença de baisser et les ombres s'allongèrent sur la pelouse. Un pas hésitant fit trembler l'escalier de bois et un petit homme barbu, en redingote, qui tenait respec-

tueusement son chapeau melon à la main, se présenta à l'entrée de la galerie. Il s'inclina, boutonna son vêtement.

— Je viens prendre vos ordres pour demain, monsieur, dit-il d'une voix basse et douce en jetant un regard humble à M. de Villars qui le dévisageait d'un air absent.

— Ah! fit celui-ci, comme s'il cherchait dans ses souvenirs. Puis une pensée parut monter des profondeurs de sa mémoire :

— Eh bien, dit-il avec une certaine brusquerie, qu'a-t-on fait aujourd'hui ?

— Bourse faible, monsieur, faible sur toute la ligne. Les cuivres en particulier.

— Alors ?

— J'estime qu'il faut vendre et attendre. C'est aussi l'avis de MM. Galland. L'Amérique est dangereuse en ce moment. Mais on parle toujours de la de Beers et des mines d'or. L'avenir est de ce côté, malgré tout. Je m'excuse, monsieur, en un pareil moment...

— Faites pour le mieux, monsieur Landrizon, faites pour le mieux. Peu m'importe maintenant...

— Je me suis permis de préparer vos ordres, reprit le barbu en tirant un papier de son portefeuille. Voici... Pour la bonne règle, simplement. Veuillez bien le signer, ajouta-t-il en passant sa plume à M. de Villars.

Il s'inclina de nouveau et dit d'une voix blanche :

— Croyez bien, monsieur... je m'excuse... ces circonstances tragiques et douloureuses...

Il partit sans faire craquer les marches, et son mince personnage disparut dans les ténèbres du bois, du côté de la gare.

Ellen Smith, la vieille bonne anglaise, fit rentrer les enfants et leur petite cousine pour le dîner. Elle n'avait cessé de pleurer depuis quarante-huit heures; ses larmes, ses yeux rouges et gonflés, ses soupirs, les effrayaient beaucoup plus que la jolie morte qu'ils avaient embrassée la veille pour la dernière fois dans son lit de roses rouges et blanches. Déjà ils ne se souvenaient d'elle qu'à travers les sanglots de leur grand-mère et de leur bonne. Paul, l'aîné, se rappela pourtant qu'au petit déjeuner elle mettait toujours de côté sur son assiette les deux pointes de son croissant.

nrf